

HEMMU U NAMIR¹ OU L'ŒDIPE BERBÈRE

par
Abdellah Bounfour

Pour cette étude, je partirai des collectes du groupe Payet pour plusieurs raisons :

1. Les cinq versions sont récentes (récoltées entre 1987 et 1993) et, surtout, racontées par des informateurs variés, des hommes et des femmes, alphabétisés ou analphabètes, monolingues (berbère) ou bilingue, voire trilingue (berbère-arabe marocain-arabe classique).

2. Il est raconté en berbère et en arabe dialectal (version IV).

3. Les versions se distribuent en deux types. Le premier type met en scène l'origine humaine de la femme aimée ; la seconde se contente de la présenter comme un être surnaturel.

On voit donc que les deux premières raisons présentent le conte traversant plusieurs oppositions fondamentale : la différence sexuelle, la différence culturelle et la différence linguistique.

1. J'ai tenté une interprétation philosophique de ce conte dans *Le nœud de la langue*, Edisud, Aix-en-Provence, 1994, pp. 95-103.

Les versions mise à contribution ici sont les suivantes :

1° S. Mounir, « Hammou ou Namir et son complexe », *Bulletin d'Études Berbères*, 7, an IV, 1976.

2° H. Stumme, *Märchen der Schluf von Tazerwalt*, Leipzig, 1895, pp. 17-20 et 102-105.

3° E. Laoust, *Étude sur le dialecte des Ntifa*, Paris, Leroux, 1918, pp. 380-396.

4° A. Roux/A. Bounfour, *Poésie populaire berbère*, CNRS, Aix-Marseille, 1990, pp. 96-104.

5° M. Payet et

– M. El Mardili, *La colombe jaune*, collecté en 1992-1993, région Kélaa M'Gouna, informateur Si M. Ouzzaouite (instituteur), 4 p. + 6 p. + 2 p. ;

– A. Lissigui, *M'hnd ou Namir*, recueilli en 1987-1988, 5 p. + 6 p. ;

– S. El Giaad, *Lmahdar et l'ange*, collecté en 1992-1993, région de Tekna (Goulmine), en arabe dialectal, informatrice Kh. El Giaad (41 ans), 6 p. + 7 p.

– M. Eddaoudi, *Ahmed Ounamir*, collecté en 1992-1993, région d'Agadir, informatrice Z. Abdellah (monolingue, sans profession, 30 ans).

Voir les annexes p. 130-141.

La troisième raison est cruciale car deux versions présentent la fille dans sa situation œdipienne comme l'est le garçon dans toutes les autres. Ce qui est très précieux et va nous permettre, conformément à l'analyse freudienne des rêves, de proposer une logique de ce conte sur le plan narratologique avant d'en faire une étude analytique.

LE CONTE DANS SON INTÉGRALITÉ

Deux grands épisodes sont à distinguer : l'histoire de la fille et celle du garçon. Commençons par cette dernière puisqu'elle est la plus connue.

1. L'histoire de Hëmmu

Les versions du conte présentent Hëmmu ou en écolier étudiant son Coran ou en roi. On ne tiendra pas compte de ce motif pour le moment car sans effet sur le plan narratif. On dira donc que la présentation du héros est homogène sauf vers la fin. Voici les résumés des épisodes fondamentaux :

– Chaque matin, il se réveille avec du henné aux mains et s'en trouve puni par le maître d'école (version de l'écolier) ou humilié de s'être ainsi laissé abuser pendant son sommeil (version du prince).

Dans les deux cas, le héros veille et réussit à attraper celle qui va devenir sa bien-aimée puis son épouse sous certaines conditions : (i) habiter seule enfermée dans sa demeure et (ii) interdiction à tous, surtout à la mère du héros, de la voir.

– En l'absence de ce dernier, sa mère réussit à rencontrer l'épouse de son fils et à la blesser (injures, coups, etc.). Ce qui la délie de son mariage.

– Elle se réfugie au septième ciel soit avant soit après l'arrivée de Hëmmu. Dans les deux cas, elle lui laisse une bague de reconnaissance.

– Hëmmu part à la recherche de sa bien-aimée et rencontre un aigle dont il sauve les petits d'une mort certaine. Il l'emporte au septième ciel après avoir demandé l'immolation de son cheval pour le nourrir et étancher sa soif.

– Les retrouvailles se font soit avec soit sans un fils né de leur union. Ce fils reconnaît immédiatement son père même lorsque l'épouse vit avec un autre homme (monstre à sept têtes ou juif, etc.).

– Ces retrouvailles se terminent par un retour sur terre de la famille ou par un drame. En effet, à la vue de sa mère le jour de la fête du sacrifice implorant qu'on immole son mouton, Hëmmu se jette hors du ciel pour revenir sur terre, mais seule une goutte de son sang arriva et immola la bête.

Le problème narratif à résoudre est le suivant : d'où vient la bien-aimée de Hemmu ?

Dans une étude précédente, fondée sur une seule version (Roux), j'y ai vu une créature céleste, voire paradisiaque et ce à partir de son nom, Tanirt. Or, nous disposons de deux versions qui, au contraire, donnent une origine terrestre à cette femme.

2. L'histoire de la fille

Les deux versions qui racontent l'origine humaine de la bien-aimée divergent très nettement. Les voici résumées avec leurs divergences :

VERSION LASSIGUI

I. Un couple attend la naissance d'un premier nouveau-né.

II. C'est une fille d'une très grande beauté, plus belle que sa mère, que le soleil et que les grenades que sa mère séchait au soleil selon les dires de ce dernier consulté par la mère.

III. Jalouse, la mère ordonne à son mari d'égorger sa fille pour boire de son sang et lui ressembler. Ce dernier utilisa plusieurs ruses (égorger un chien, un mouton etc.), mais finit par l'abandonner dans une forêt. Elle quitte ainsi ses parents.

IV. La fille arrive chez un couple d'ogres. Ayant bien nourri leurs enfants, la mère ogre la protégea, mais l'aida à fuir son mari moins enclin à l'adopter.

V. C'est au bout de cette fuite qu'elle rencontrera le fils du roi.

VERSION EL MARDILI

I. Un couple riche mais vieux fait tout pour avoir des enfants, mais en vain.

II. L'intervention d'un magicien leur donne une fille d'une très grande beauté au point qu'on l'appelle « la colombe jaune ».

III. Le père meurt assassiné par des voleurs et la mère en pleurant son défunt époux.

IV.

V. La « colombe jaune » vit seule dans la maison cossue de ses parents jusqu'à la rencontre du fils du roi.

On notera que la version Lassigui est plus développée. Elle permet de subsumer toutes les autres car elle contient tous leurs épisodes.

Le tableau montre que les deux versions sont d'accord sur l'origine humaine de l'héroïne mais divergent sur presque tous les épisodes fondamentaux : rencontre/non rencontre des ogres, résolution heureuse/résolution tragique de la fin de l'histoire.

Pour les besoins de l'analyse, on prendra donc comme version princeps celle de Lassigui pour deux raisons essentielles : (i) elle est la plus complète et, par conséquent elle éclaire les points obscurs des autres et (ii) elle présente la fille dans une situation aussi dramatique et, par conséquent, comparable à celle de Hemmu.

On ajoutera que la première raison pourrait être motivée à partir de la psychanalyse en faisant appel à l'idée que ces versions sont comme des rêves mettant en scène un désir qui n'arrive pas à se dire directement, il se dit par petites touches selon les moments, les lieux et les signifiants disponibles. La version Lassigui semble le développer davantage, mais il serait nécessaire de faire appel aux autres comme fragments d'un ensemble. L'analyse tiendra donc compte des deux histoires, celle de la fille que j'appellerai désormais Tanirt et celle du garçon, Hemmu Unamir². Je commencerai par celle de ce dernier puisque le conte est connu sous son nom comme s'il ne racontait que sa seule histoire.

LE COMPLEXE DE HEMMU

Quatre moments seront à considérer avant de proposer une interprétation : la rencontre de Hemmu avec Tanirt, la rupture du contrat entre les deux, la recherche de Tanirt et le sacrifice de Hemmu.

1. La rencontre

Tous les contes présentent cette rencontre associée au sommeil et au henné. En effet, c'est pendant son sommeil que Tanirt teint les mains de Hemmu. Ce dernier est ou puni par le maître d'école ou se sent humilié (conte de la colombe jaune) d'être ainsi surpris dans son sommeil. Dans les deux cas, c'est une énigme à dévoiler :

2. On notera un grand flottement dans la transcription de ce nom. Je ne retiendrai que ces deux-ci : Hemmu u Namir et Hemmu Unamir. C'est la seconde que je retiendrai pour des raisons que j'explique plus loin.

«L'écolier, témoin du spectacle, saisit fortement l'ange et lui dit (avec le soulagement de quelqu'un qui a réussi à résoudre *les mystères d'une énigme*).» (C'est moi qui souligne.)

C'est donc un problème de savoir qui est posé, un savoir différent de celui qu'il acquiert à l'école coranique, c'est un savoir de la nuit.

La trace de ce savoir est le henné. Certes, le maître d'école signifie que cette parure est féminine. Mais il oublie que c'est une parure de fiancés, hommes et femmes. Elle annonce ou atteste la noce, l'amour et le contrat de mariage. En parant Hemmu de henné, Tanirt le désigne comme son bien-aimé, son futur époux. La question du savoir (énigme à résoudre pour Hemmu) est plus précise : la personne qui me pare ainsi m'aime, qui est-elle ? doit se dire Hemmu. Le conte noue le savoir à l'amour et semble orienter la lecture vers un savoir sur l'amour. C'est ainsi que le héros va s'engager dans la voie d'en savoir plus. Comment ? En suspendant le sommeil. Pour en savoir plus sur l'amour, il faut s'installer dans un état de veille. Toutefois, cette veille n'est pas simple. Elle est obtenue ou par l'obéissance au maître d'école, ou par des aphrodisiaques (amandes) ou par la mutilation d'un doigt. Quoi qu'il en soit, Hemmu sacrifie quelque chose pour arriver à résoudre l'énigme. Ce sacrifice marque l'importance de ce savoir et son mode d'acquisition. Il faut accepter de perdre quelque chose dont la plus commune est le sommeil.

En effet, la perte dévoile l'énigme et Hemmu entre en contact avec Tanirt qui lui pose trois conditions (*shshrud*, dans toutes les versions) : un type d'habitation (chambre à sept fenêtres, maison à sept chambres, etc.), l'enfermement total dans cette habitation et l'interdiction d'être vue par quiconque, particulièrement par la mère de Hemmu.

On comprendra que la condition essentielle est la dernière, les autres n'étant que des modalités pour réussir celle-ci. Ainsi donc le danger vient-il de la mère de son bien-aimé. Histoire banale de belle-mère, certes, mais pourquoi y a-t-il danger ? Et lequel ?

2. La rupture du contrat

Toutes les versions insistent sur la curiosité de la mère pour pénétrer dans la cachette de sa bru. Là encore, c'est une question de savoir, mais un savoir sur lequel pèse un interdit. Hemmu, en effet, a tout mis en œuvre et a averti sa mère de ne pas pénétrer et de ne laisser personne pénétrer dans son jardin secret.

Quand elle découvre sa bru, la belle-mère jalouse se montre ou méprisante³

3. «*hiḥ! nniḥ akk° ma iga Hemmu Unamir γ uhanu!*» («Hum ! C'est tout ce que Hemmu Unamir a caché dans la chambre!») (Version Amalou, I.)

ou violente⁴. Quoi qu'il en soit, elle s'adresse à elle en soulignant que Hemmu est son fils, qu'il lui appartient exclusivement : « mon Mhend » (Mhend-*inu*, version El Mardili), « mon Hmad » (Hmad-*inu*, version Eddaoudi), « mon Mhend Unamir » (Mhend u Namir-*inu*, version Lassigui). Il est donc requis de conclure que le danger craint par la bru est d'entrer dans une rivalité avec la belle-mère dans l'appropriation de Hemmu. Or, il semble que l'issue de ce conflit entre rivales est le triomphe de la mère sur l'épouse. C'est pourquoi cette dernière ne veut pas être vue et c'est pourquoi elle bat en retraite et quitte la maison conjugale. Elle déclare Hemmu ainsi violer la clause fondamentale du contrat de mariage même si son époux n'en est pas responsable.

Quand Hemmu sera informé du drame, il restera fidèle à la rencontre amoureuse au point de rompre avec les siens y compris sa mère. Dans cette fidélité, il dénoue toutes les attaches familiales, ethniques, matérielles et morales pour aller à la recherche de sa bien-aimée.

3. Vers le septième ciel

Il est important de noter que ce départ est d'abord une errance (*ayrittllu*, version Amahou), dans la forêt (*ifk i tagant*, version Lassigui). Hemmu s'installe dans un espace sauvage et devient, selon la belle expression de A. Miquel, l'ensauvagé. La fidélité à l'amour le coupe de ses attaches sociales et le soumet à l'errance sans lien sauf celui de l'objet d'amour, son seul objet de désir dont le lieu est insu de lui⁵. C'est un aigle qui va le lui indiquer et l'y emmener⁶.

On insistera surtout sur deux faits : Hemmu sauve de la mort les enfants de l'aigle et prend soin d'eux ; il immole son cheval.

Le premier motif oppose Hemmu à l'aigle et fait apparaître le premier comme un bon père, doux et attentif alors que l'aigle est violent et a failli commettre un infanticide. Hemmu est donc en position d'être un père protecteur au point de « materner » ses enfants puisqu'il le fait pour ceux des autres. En effet, Hemmu les coiffe et leur offre des friandises. J'y reviendrai après l'analyse de l'histoire de Tanirt.

J'ai noté⁷ que l'immolation du cheval est un acte de « dévirilisation » au sens fort du terme. J'irai plus loin en affirmant que cela constitue la continuation du

4. « tssufs-tt tut-s s utmis tenna-as šam a tamealjt ad ijlan Mhend-*inu* » (C'est toi, espèce d'étrangère, qui m'a enlevé mon fils Mhand!, version II).

5. J'ai analysé ce thème dans *les Mille et une nuits*, voir A. Bounfour, *De l'enfant au fils. Essai sur la filiation dans les Mille et une nuits* (Brill, Leiden, 1995, pp. 105-129).

6. Ce motif (voler dans les airs) se retrouve dans les *Mille et une nuits*, *ibid.* Ce n'est pas un aigle mais un génie.

7. A. Bounfour, *Le nœud de la langue*, p. 101.

sacrifice entamée pour qu'ait lieu la rencontre amoureuse. Immoler les signes extérieurs de la virilité narcissique, c'est mourir un peu pour accéder au véritable statut d'époux et de père potentiel. En effet, Hemmu retrouvera Tanirt et son fils qui, né en son absence, le reconnaîtra en accourant à sa vue. Le fils institue le père du fait qu'il a consenti à sacrifier son moi social pour retrouver sa famille. Cette perte concerne aussi son corps puisqu'il en coupe un morceau de chair et l'offre à l'aigle dans l'espoir d'arriver au but. Ces sacrifices inscrivent Hemmu dans la succession des générations (époux et père) alors que leur sauvegarde l'aurait maintenu dans une fusion tribale et maternelle. J'y reviendrai.

4. Le drame

Les retrouvailles de la famille au septième ciel pourraient être la fin de cette histoire. Certaines versions s'arrêtent là ou concluent sur le retour de l'ensemble de la famille vers le monde terrestre. Or, le noyau le plus dur et le plus fréquent est autre.

Tanirt interdit à Hemmu de regarder vers le monde terrestre. Cette interdiction est associée à la fête musulmane du sacrifice perpétuant le rite abrahamique.

Vivant dans la complétude, Hemmu sera saisi par le désir de savoir pourquoi son épouse lui a fait cette interdiction. Encore une question de savoir ! En regardant vers la terre, il aperçoit sa mère sans personne pour immoler son mouton. Il se jette ainsi vers elle pour le faire.

N'a-t-elle vraiment personne ? Certaines versions se taisent sur la présence/l'absence du père de Hemmu. Mais celle que j'ai promue comme version complète présente la scène comme suit : la mère est en compagnie du père, ce dernier tient le mouton et elle le couteau. Etrange tableau qui inverse les rôles. Le sacrifice abrahamique est une affaire d'hommes en islam. C'est l'homme qui immole, particulièrement le père⁸. La femme peut y aider en tenant le mouton ou, dans certaines régions berbères du Haut Atlas, en recueillant le sang de la victime. Pourquoi cette inversion ? La mère de Hemmu, représenterait-elle une mère phallique et dessaisirait-elle son époux de son rôle de sacrificateur ? Assurément, d'autant plus que la mère appelle son fils pour tenir ce rôle comme si le père, depuis qu'il y a un fils, ne pouvait plus tenir ce rôle. Que Hemmu réponde à cette demande, voilà qui montre la force du lien maternel malgré les sacrifices consentis pour s'inscrire dans la succession des générations. Vivant dans la complétude céleste, Hemmu, à la vue de cette scène, est

8. On se rappellera que ce sacrifice est la remémoration annuelle du sacrifice d'Abraham (voir A. Bounfour, *Origine, meurtre et sacrifice selon le Coran et sa réception*, à paraître chez Brill, Leiden).

saisi par la culpabilité d'avoir abandonné sa mère et se précipite vers elle. Il en meurt et son sang immole le mouton qui, symboliquement devait le sauver comme il avait sauvé Isaac/Ismael. Le fils meurt à l'autel du maternel.

On l'aura compris, l'histoire de Hëmmu met en scène un parcours œdipien entre un fils et sa mère, une mère incestueuse sur laquelle il faudra revenir après avoir parcouru l'histoire de Tanirt.

LE COMPLEXE DE TANIRT

Tanirt n'est pas une fille du paradis comme le suggèrent plusieurs versions. Deux d'entre elles en font une créature humaine née d'un homme et d'une femme, de l'un et l'autre sexe. Je suivrai, ici, celle de Lassigui dont les épisodes sont plus suggestifs quant à notre propos. On en retiendra deux : Tanirt chez ses parents et Tanirt chez le couple d'ogres.

1. La rivalité mère-fille

Fille unique, excessivement belle et de parents cossus, Tanirt a de quoi attiser les convoitises. Que ce soit de la part de sa mère, voilà qui est insolite.

Dans le conte berbère, un adulte jaloux d'un enfant est un personnage prévisible ; c'est toujours une marâtre vis-à-vis des enfants de la co-épouse ou la seconde épouse après la mort de la première laissant des orphelins en bas âge. La version qui nous occupe met donc en scène une mère qui se conduit comme une marâtre ou ce qu'on appellerait une mauvaise mère.

On notera que cette jalousie est mortifiée. Il ne s'agit pas d'abandonner des enfants comme c'est souvent le cas, mais d'immoler sa propre fille. La mère exige du père qu'il égorge sa fille pour qu'elle étanche sa soif de son sang. Voici donc une mère dont la jalousie va jusqu'au sacrifice de sa fille et au vampirisme. Pourquoi un tel excès dans la jalousie ? A cause de la beauté excessive de la fille. La jalousie de la mère vient de cette beauté, certes, mais aussi du fait qu'un tiers l'ait annoncée, le soleil. La mère se place comme rivale de sa fille comme si celle-ci constituait pour elle une menace. Laquelle ? La supplanter auprès du père ? Sa venue à la place d'un fils ? Quoi qu'il en soit, cette rivalité excessive et mortifiée est le symptôme de la confusion des générations chez la mère. Elle gomme son statut de mère et, par conséquent, introduit le mensonge dans la filiation dont la fille se rappellera.

Quant au père, il ruse avec le désir pathogène de son épouse. Ses multiples subterfuges ponctuent le temps de l'initiation et de la maturation de sa fille (du rire à la recherche du bois). Toutefois, les sacrifices consentis pour sauver sa

filles (chien, mouton) humilient davantage son épouse et, au lieu d'adoucir la pulsion maternelle, elle l'aiguisé davantage au point que la mère peut voir dans cette protection paternelle le signe du statut privilégié de la fille auprès du père. En d'autres termes, la rivalité est telle que la fille peut être perçue par la mère comme une co-épouse et la préférée de son mari. En la cachant, dans un coffre, dans une chambre, évoque l'enfermement de Tanirt par Hemmu et, par conséquent, peut consolider le phantasme maternel. L'exigence maternelle – que ce soit le père qui exécute la fille – consolide cette interprétation. Ainsi la confusion des générations irait-elle jusqu'à suggérer un inceste entre le père et sa fille, à moins que cela ne soit une projection de la mère. Ce qui montre bien que celle-ci prend son phantasme pour de la réalité. Face à cette pathologie, les ruses du père ne suffisent plus. À défaut d'être le support d'une parole qui tranche dans le mensonge incestueux et mortifère de la mère, il se résout à abandonner sa fille dans la forêt pour la sauver de la mort. Ainsi l'abandon d'enfant apparaît-il, ici, comme une ouverture par rapport au cercle infernal du triangle familial. Grande et mûre, Tanirt peut maintenant voler de ses propres ailes et s'éloigner de sa mère-ogresse.

2. La famille ambivalente

On sait que les couples d'ogres sont la figure négative du cercle familial dans les contes berbères⁹. Toutefois, ce n'est pas le cas dans cette version :

– En nourrissant les petits ogres, en leur donnant des friandises et en jouant avec eux, Tanirt se comporte non seulement comme une sœur aînée – elle est ainsi nommée par les petits ogres –, mais en femme mûre et potentiellement mère. Elle est nourricière, éducatrice et donneuse de plaisir aux petits des autres. Tanirt, contrairement à sa mère, est ouverte sur l'altérité la plus sauvage et la plus dangereuse pour elle-même ; elle l'apprivoise. À cette ouverture elle devra son salut.

– En effet, l'ogresse, en bonne mère, l'épargnera et la sauvera de son mari qui, contrairement au père de Tanirt, voudrait la manger. Elle lui indiquera comment retrouver son chemin vers un ailleurs plus clément. Second abandon qui apparaît, là aussi, comme une ouverture par rapport à un cercle familial mortifié et sans issue. C'est dans ce chemin qu'elle rencontrera Hemmu.

Que conclure de ces deux épisodes ?

– Tanirt apparaît comme un sujet « apathique ». Elle n'a de réaction propre, lors des deux épisodes, que lorsqu'elle s'occupe des enfants des ogres. Ce qui

9. E. Laoust, *Contes berbères du Maroc*, Institut des Hautes Etudes Marocaines, 1945, volume 2, « Des noms berbères de l'ogre et de l'ogresse », p. XVII-XXVIII. L'auteur conclut que le « concept » d'ogre en berbère retient essentiellement deux traits, la férocité et le cannibalisme.

désigne cet acte comme essentiel dans le processus d'autonomisation de l'enfant. Et son vrai désir ne s'exprimera que lors de la rencontre avec Hemmu, lorsqu'elle lui posera ses conditions avant de l'épouser. Ainsi est-elle, dans les deux cercles familiaux, l'enjeu des désirs de ces couples.

– Si ces couples ne sont que les deux versants du couple parental, on dira alors que le conte met en scène la bonne et la mauvaise mère ainsi que le bon et le mauvais père pour une fille.

En voulant manger Tanirt, chair fraîche dont il raffole comme on sait, l'ogre, figure du mauvais père, représenterait le versant incestueux de la relation père-fille lequel est présent dans la relation père géniteur-Tanirt mais sans l'inceste, interdit par la loi de la filiation et des générations.

En considérant sa fille comme une rivale, la génitrice, figure de la mauvaise mère, représenterait le versant incestueux de la relation mère-fille lequel est présent dans la relation ogresse-Tanirt mais, là aussi, l'inceste est interdit par la loi, celle de l'hospitalité, en l'occurrence, et de l'adoption par les petits ogres (loi de la filiation donc).

Il y a donc deux modalités de l'inceste pour la fille selon ce conte. L'origine est incestueuse, mais ou la loi se fait entendre pour interdire le passage à l'acte et introduit la fille dans la filiation humaine ou elle est pervertie. Dans le premier cas, la loi introduit la fille dans la vérité de la filiation ; dans le second, elle est victime d'un marricide par père interposé ou d'une incorporation parricide.

C'est là qu'il faut reprendre l'histoire de Hemmu pour conclure.

CONCLUSIONS

L'histoire de Hemmu contraste avec celle de Tanirt sur un point essentiel au moins. En effet, la première ne présente en détail, si j'ose dire, que le rapport mère-fils et occulte le rapport père-fils. A moins de considérer que l'absence de ce rapport signifie le défaut de père. On peut suivre cette piste d'autant plus que deux arguments peuvent l'étayer : (i) la position « féminine » du père à côté de la mère « phallique » tenant le couteau du sacrifice et (ii) le père de Tanirt qui cède devant les exigences de son épouse en abandonnant sa fille. Ces deux arguments narratifs suggèrent la non-consistance du père.

Quoi qu'il en soit et jusqu'à plus ample informé, on notera que les deux histoires insistent sur les points suivants :

1. Les deux mères de l'un et de l'autre sont dans un rapport incestueux avec leur progéniture. L'expression de cet inceste est la rivalité : la mère de Hemmu rivalise avec Tanirt pour l'appropriation de son fils en excluant toute autre

femme, fut-elle une épouse, et la mère de Tanirt rivalise avec sa fille pour s'approprier seule les attributs de la féminité, de la beauté et de la jeunesse.

2. L'issue de ce rapport est différent selon le cas : (i) Tanirt semble avoir acquis une autonomie réelle à l'égard de ce rapport mortifère alors que (ii) Hemmu, malgré des signes probants, succombe à la fusion maternelle.

Cette différence s'inscrit dans un thème bien connu dans les contes berbères, particulièrement le cycle du Petit Poucet selon la terminologie de E. Laoust¹⁰. En effet, dans une fratrie, c'est la sœur, la benjamine surtout, qui apparaît plus astucieuse et sauve plusieurs fois son ou ses frères « apathique(s) ».

Toutefois, cet argument culturel n'est pas spécifique à la culture berbère même s'il y est massif.

3. D'ailleurs, Tanirt et Hemmu sont comparables sur un point non moins important qui est leur rapport à l'enfance. En effet, les deux seront sauvés parce qu'ils accueillent chacun des enfants et s'en occupent comme de bons parents : Tanirt avec les petits ogres et Hemmu avec les petits aiglons. Le conte indique qu'ils s'inscrivent comme père et mère potentiellement bons. Il se trouve que l'une vivra avec son fils et l'autre le quittera pour mourir à l'autel du maternel.

En conclura-t-on une loi générale sur le défaut de père dans cette société ? Je n'irai pas jusque-là. En revanche, on peut suggérer que le conte évoque la fragilité de la position paternelle par rapport à la position maternelle, thèse tout à fait universelle. Ce qui n'exclut pas la responsabilité paternelle dans la fragilité de la position de la loi.

ABDELLAH BOUNFOUR

Université de Bordeaux III/INALCO

10. *Contes berbères du Maroc*, Institut des Hautes Etudes Marocaines, 1949, vol. II, voir surtout pp. 130-132.

TEXTES TRADUITS¹

I

HMAD UNAMIR

(Version Zohra Amahou, région de Taroudant, 1992/1993)

Une femme avait un garçon qui s'appelait Hmad Unamir. Chaque matin, au réveil, il trouvait ses mains teintes de henné. À l'école coranique, le maître vit le henné dans ses mains et lui dit : « Ce ne sont que les filles qui mettent le henné. »

Hmad Unamir lui dit :

– C'est que, Maître, à chaque réveil, je trouve le henné dans mes mains.

– Il ne faut pas que tu t'endormes la nuit pour que tu saches qui te mets le henné.

Il prit des amandes, les mangea pour ne pas s'endormir. Accompagné de son esclave, un ange descendit du ciel. L'esclave prend la main de Hmad Unamir pour que l'ange lui mette le henné. Il la laissa jusqu'à ce qu'elle ait presque fini, puis il lui prit la main. Elle lui dit :

– Laisse-moi, tu es incapable de réaliser mes désirs.

– Quels sont-ils ?

– Ou tu égorges pour moi un mouton chaque jour ou tu me construis sept chambres dont chacune communique avec l'autre. Et que personne ne me voie.

– Je suis incapable d'égorger pour toi un mouton chaque jour, mais je peux te construire sept chambres dont chacune communique avec l'autre.

Il bâtit une maison de sept chambres où elle habita. À chacune de ses sorties, il fermait les chambres et cachait la clé dans la paille. À l'heure des repas, il emportait à manger dans la chambre de l'ange. Quand sa mère pose le couvert, elle dispose deux parts dans le plat. Mais elle fut envahie par la curiosité. Elle se disait : « Que cache Hmad Unamir dans sa chambre ? Pourquoi la ferme-t-il toujours ? »

Un jour, une poule fouillait dans la paille et tomba sur la clé et la prit. La mère vit la clé, la récupéra et ouvrit les chambres une à une. Quand elle les ouvrit toutes, elle trouva l'ange en train de se peigner les cheveux. Elle lui dit :

– Ah bon ! c'est ça que Hmad Unamir cache dans sa chambre !

Alors, elle referma les chambres et remit la clé à sa place dans la paille. Quand Hmad Unamir fut de retour, il prit la clé et ouvrit les chambres.

L'ange lui dit :

– Je veux que tu me fasses une petite ouverture car je suffoque beaucoup ici. Il s'exécuta ; elle se transforma en pigeon, s'envola et sortit par le trou. Quand Unamir fut de retour, il ne la trouva pas. Elle lui avait laissé une bague qu'il mit au doigt.

Il sortit, il marcha longtemps jusqu'à une colline verte sur laquelle perchait un aigle. Il dit :

– Aigle, colline verte, un pigeon blanc, n'est-il pas passé par là ?

Il répéta trois fois sa demande et l'aigle lui répondit :

– Ce pigeon est au septième ciel.

Hmad Unamir lui dit :

1. Je tiens à remercier M^{me} Paillet qui m'a remis ces versions à Agadir après ma conférence à l'Université comme signe de bienvenue et elle a dit publiquement que je pouvais en faire l'usage que je voulais. En les publiant aujourd'hui, après un remaniement assez important, j'espère contribuer à faire connaître un des plus grands mythes berbères et la région de ses jeunes étudiants si sympathiques.

– Que faire pour le rejoindre ?
– Si tu peux satisfaire mes conditions, je t'aiderai à le rejoindre.
– Quelles sont tes conditions ?
– Tu égorges ton cheval, tu en prends sept morceaux de chair et sept gorgées de sang.

– Je suis capable d'égorger mon cheval, en prendre sept morceaux de chair et sept gorgées de sang.

– Alors monte sur mon dos.

Il monta sur le dos de l'aigle qui s'envola jusqu'au premier ciel. « Donnez-moi à manger », lui dit l'aigle.

Il lui donna un morceau de viande et une gorgée de sang. Ils s'envolèrent jusqu'au deuxième, puis au troisième, au quatrième, au cinquième et au sixième ciel.

En direction du septième ciel, Hmad Unamir fit tomber le dernier morceau de viande, mais il le remplaça par un autre coupé de son bras. Quand ils arrivèrent au septième ciel, l'aigle dit à Hmad Unamir : « Donnes-moi donc à manger. »

Il lui donna une gorgée de sang et un morceau de cette viande-là. Quand l'aigle la mangea, il la trouva salée. Il lui dit :

– Pourquoi ce morceau de viande est-il salé ?

– Par Dieu un morceau m'est tombé des mains et je l'ai remplacé par un autre coupé de mon bras.

– Si tu n'avais pas été généreux avec moi, je t'aurais fait tomber de mon dos et il n'arrivera de toi pas même une goutte de sang sur terre.

L'aigle le prit jusqu'à un arbre près d'une source, l'y déposa et retourna à ses occupations. Hmad Unamir resta sur l'arbre.

Les anges venaient puiser l'eau de la source. Ils portaient des jarres. Et chaque fois que l'un d'eux voulait puiser l'eau, il y apercevait le visage de Hmad Unamir et dit : « Je suis si belle et je porte une jarre aussi laide ! »

Il prend un caillou, casse la jarre et s'en va. Il en va ainsi jusqu'à ce que sa femme vint aussi puiser l'eau. Elle vit Hmad Unamir et dit : « Mon visage est aussi beau... »

Elle prit la jarre et voulut la casser. Hmad Unamir lui dit :

– Ne casse pas la jarre, c'est moi.

– Pourquoi es-tu venu ?

– Je suis venu là où tu es.

– Alors reste ici jusqu'à la tombée de la nuit.

Il resta sur l'arbre jusqu'à la tombée de la nuit. Elle vint et l'emmena chez elle. Il y habita pour toujours.

Quand les gens allaient fêter la fête sacrifice, elle voulut rendre visite à ses parents. Elle dit à Unamir : « Toi, tu restes dans la chambre. J'irai chez mes parents. Prends tout ce que tu désires sauf la pierre sur la natte. »

Elle tarda à revenir. Lui était fatigué d'attendre. Il dit : « Il faut que je sache ce qu'il y a sous cette pierre. »

Il prit la pierre, enleva la natte et vit sa mère debout devant la maison en compagnie de son père. Sa mère tenait le couteau et le père le mouton. Elle disait : « Qui va égorger pour moi le mouton de la fête du sacrifice ? »

Unamir enleva son tablier et le jeta par le trou, mais il n'arriva point sur terre. Il jeta son turban, mais en vain. Il enleva sa djellba, la jeta mais n'arriva point non plus. Las, il se jeta dans le trou pour rejoindre ses parents afin d'égorger leur mouton de la fête, mais il n'arriva de lui qu'une seule goutte de sang qui tomba sur le mouton et l'immola.

II

LA COLOMBE JAUNE

(Version M. El Mardili, région Kélaa M'Gouna, 1992/1993)

Il était une fois un homme et une femme, ils étaient mariés mais n'avaient jamais enfanté. Ils étaient aisés, ne désiraient rien d'autres qu'avoir des enfants. Pour ce faire, ils consultèrent un magicien à qui ils donnèrent tout ce qu'il demandait pourvu qu'ils aient des enfants.

En effet, par la volonté de Dieu, ils mirent au monde une fille qui était d'une rare beauté au point qu'on la surnomma la colombe blonde. Un jour, son père partit en voyage et Dieu voulut qu'il soit tué par des voleurs. La mère de la fille ne cessa de pleurer son époux jusqu'à sa mort.

La colombe blonde surveilla la maison toute seule quand survint, un jour, un groupe de personnes. Elles trouvèrent les biens dont jouissait la colombe blonde. Cette dernière eut peur ; elle se cacha. Quant aux membres du groupe, ils s'installèrent pour savoir à qui appartenait tous ces biens.

En effet, ils organisèrent la surveillance, à tour de rôle. Chaque matin, ils trouvèrent leurs mains toutes peintes de henné. Quand vint le tour du fils du roi, il fit couper son petit doigt pour pouvoir veiller. La nuit, quand ils furent tous endormis, la colombe blonde sortit comme à son habitude pour leur oindre les mains de henné. Le fils du roi fit semblant de dormir, la colombe blonde lui peignit les mains. Il la surveilla jusqu'à ce qu'il sut sa cachette. Le matin, le fils du roi dit à ses compagnons : « Bon ! Ces biens n'appartiennent à personne ; partageons-les, nous avons trop tardé. »

Il ajouta : « Donnez-moi seulement ce piège-ci et prenez tout le reste. » Ils répondirent à sa demande. Le fils du roi marcha longtemps jusqu'à un endroit lointain, la colombe sortit en lui disant : « Toi, si tu veux que tu sois mon époux et moi, ton épouse, il faut que tu m'installes dans une chambre à sept portes que ne puisse ouvrir qu'une seule clé. » Le fils du roi accepta cette condition et l'exécuta.

Un jour, il partit en voyage et laissa la clé dans une mangeoire. Soudain, un coq creuse dans cette mangeoire et trouve la clé puis il se mit à crier : « Qui veut me faire du bien et je lui donne quelque chose ? » La mère du prince l'entendit et lui dit : « Moi. »

– « Donne-moi simplement la moelle de ton nez », lui dit-il. La mère du prince la lui donna et le coq lui remit la clé. La vieille alla ouvrir les portes de la chambre et elle y trouva la colombe blonde. Elle cracha sur elle, la gifla et lui dit : « C'est toi, espèce d'étrangère, qui m'a enlevé mon fils Mhand ! » Puis elle sortit, ferma les portes et remit la clé à sa place. La colombe se mit à pleurer. Quand le prince fut de retour, il prit la clé et ouvrit la première porte ; de l'eau lui mouilla les pieds ; à la deuxième porte, l'eau le couvrit jusqu'au-dessus de la poitrine. Là, il trouva la colombe blonde toujours en larmes au bord de la fenêtre. Il se précipita sur elle pour la rattraper mais il n'eut que sa bague ; la colombe s'envola et traversa les sept ciels. Quand le prince eut vent de son séjour, il rendit visite à un juif pour l'aider à atteindre la colombe blonde. Le juif lui dit : « Va jusqu'à telle montagne et égorge un cheval, laisse manger jusqu'à ce qu'ils soient rassasiés l'oiseau et la bête qui se présentent puis tu les chasses. Quand se présentera un oiseau accompagné de pluie, de nuage et de vent, tu le laisseras manger jusqu'à ce qu'il soit rassasié lui aussi et tu lui diras qu'il te porte à travers les sept cioux. »

Quand l'oiseau en question s'est présenté, le prince fit sept tubes de sang et sept brochettes. Chaque fois qu'il traverse un ciel, il donne un tube de sang et une brochette à l'oiseau. Au septième ciel, une brochette lui échappa ; il coupa de son corps de quoi la remplacer et la donna à l'oiseau. Quand ce dernier le vit agir ainsi, il lui dit : « Par Dieu si ton bienfait n'avait pas précédé le mien, je te lacherais ici. » Quand ils arrivèrent au

but, l'oiseau le déposa auprès d'une source où la servante de la colombe blonde vient puiser l'eau.

Le prince dit à la servante : « Donne-moi à boire ! » La servante lui répondit : « C'est pour ma maîtresse, tu vas me le salir. » Il lui dit : « Non ! » Quand il finit de boire, il jeta la bague dans la cruche en lui disant (à la baguette) : « Que ne te prenne que la main qui t'a portée ! » La servante retourna chez la colombe en lui disant : « Un teigneux a jeté de la morve dans la cruche. » La colombe lui dit : « Donne-la moi » ; elle la lui donna. La colombe ajouta : « Va et ramène-moi ici ce teigneux ; couvre-le de luzerne. »

La colombe blonde avait épousé un monstre à sept têtes. Elles ramenèrent le prince à l'insu de ce monstre. Lorsque ce dernier arriva, il leur dit : « Je sens l'odeur de quelque chose d'étrange. »

- Nettoie tes dents, qu'as-tu mangé ?
- Il y a quelque chose d'étrange !
- Nettoie tes dents ! Qu'as-tu mangé ?
- Montre-toi qui est là. Que Dieu te garde.
- Promets-nous de ne pas le tuer !

Il le leur promit et Mhand sortit de sa cachette. Le monstre en fut ravi. Il égorga, à cette occasion, un animal pour manifester sa générosité et la chaleur de son accueil.

Toutefois, le prince et les deux femmes pensèrent tuer le monstre. Un jour, le prince dit à la colombe blonde :

– Tu dis au monstre : « Toi, tu es mon mari et moi, je suis ta femme, pourtant tu ne m'as jamais révélé où se trouve ton âme.

Lorsqu'elle lui fit la demande, le monstre lui dit : « Que veux-tu faire avec cela ?

– Pour mieux te connaître », lui répondit la colombe. Le monstre lui confia son secret en lui disant : « Mon âme se trouve dans un œuf de perdrix ; la perdrix est sur le rocher ; le rocher est dans un ruisseau. »

– Et celui qui veut l'arracher, que doit-il faire ?, demanda la colombe.

– Il faut égorger sept juifs, le ruisseau s'assèche ; il faut tirer le rocher, la perdrix et puis l'œuf, répondit le monstre.

Lorsque la colombe tira l'œuf, elle le ramena chez le monstre ; elle le cassa et le monstre meurt. Mhand et la colombe blonde retournèrent chez eux.

La conteuse : Voici le conte, je l'ai laissé dans le mal et je reviens en paix.

III

MHND OU NAMIR

(Version Abdallah Lassigui, région d'Igherm, 1987/1988)

Il était une fois une femme enceinte ; elle était au soleil des grenades. Elle s'adressa au soleil : « O soleil, avise-moi de ce que je vais mettre au monde. Est-il plus beau que toi, ou plus beau que moi, ou plus beau que ces grenades ? »

Elle ne cessa pas d'interroger le soleil jusqu'au jour où il lui répondit : « Tu vas accoucher de quelqu'un de plus beau que toi, de plus beau que moi et de plus beau que ces grenades. »

Effectivement, la femme mit au monde une fille aussi belle qu'une fleur. Et ce fut alors qu'elle ordonna à son mari : « Tu dois égorger cette fille devant l'écurie afin que je lui ressemble. »

- Attends le jour où elle commencera à rire, rétorqua le mari.

La femme patienta jusqu'au jour convenu et dit à son mari :

– La fille rit, tu dois l'égorger pour que je boive de son sang.

Le mari se déroba. Il dit :

– Jusqu'à ce qu'elle commence à marcher, répondit-il pour se dérober.

Ce fut ainsi jusqu'au jour où la fille fut capable de marcher et la femme, de nouveau, lui réclama le sacrifice de sa fille. Mais le mari prolongea encore une fois le délai :

– Jusqu'à ce qu'elle soit capable de balayer la maison, dit-il.

La femme se résigna, en effet, jusqu'au jour fixé pour venir réclamer la mise à mort de sa fille. Quant au père, il reporta la date :

– Il faut la laisser jusqu'au moment où elle sera capable de transporter un fagot de bois qui pourrait secouer la maison quand elle le jetterait par terre, dit-il.

Lorsque la fille se révéla tellement forte quelle parvint à accomplir cette tâche, la mère insista :

– Tu dois égorger la fille pour que je boive de son sang et afin que je lui ressemble.

Le mari, ne trouvant plus de prétexte, fit mine de s'incliner et ordonna à sa femme :

– Retire-toi à côté de l'écurie pour que je puisse saigner la fille à l'extérieur.

Le père égorga, en fait, un chien et à la mère d'étancher sa soif en buvant le sang du chien.

Le père dissimula la fille. Quant à la mère, elle devint hideuse et sale comme un chien. Plus tard, elle se rendit compte qu'elle avait été leurrée par son mari et revint réclamer le sacrifice de la fille. En effet, ce dernier la tranquillisa que cette fois-ci, il tiendra parole.

De nouveau, la mère s'installa à côté de l'écurie et le père s'empara d'un mouton qu'il sacrifia. Buvant jusqu'à satiété le sang du mouton, la mère s'attendit toujours à ressembler à sa fille. Celle-ci fut cachée dans un coffre et le mari prétendit qu'il avait à nourrir des hôtes et dit à sa femme de leur préparer désormais la nourriture.

Un peu plus tard, la mère, saisie par la curiosité, voulut faire connaissance avec les convives. La réponse du mari fut ferme :

– Impossible d'entrer en contact avec eux car ce sont des hôtes.

Néanmoins, la femme insista pour les voir. Ce fut ainsi qu'elle découvrit sa fille dans sa cachette. Alors, elle se lamenta tout en exigeant l'immolation de sa fille.

Le père éloigna alors celle-ci en l'emmenant jusqu'au sommet d'un mont situé au fond d'une forêt. La grotte de ce mont était habitée par une famille d'ogres.

Profitant de l'absence de l'ogresse en quête de nourriture pour ses petits, la fille se joignit à ses derniers pour jouer avec eux tout en les gavant de viande.

Au retour de l'ogresse, le soir, ses petits lui dirent :

– Nous préférons de loin la viande que nous apporte notre sœur ainée à celle que tu nous sers.

Du seuil de la grotte, l'ogresse cria :

– Que celui qui a agi en bienfaiteur à l'égard de mes petits se présente pour que je puisse lui exprimer ma reconnaissance.

La fille ne se présenta qu'après avoir pactisé avec l'ogresse qui s'engagea, en échange, à ne pas lui nuire et à veiller sur elle.

Au bout de quelques moments, l'ogre arriva et huma la présence de la chair humaine. Toutefois, l'ogresse nia l'existence de la fille qu'elle dissimula dans le foin et précisa que l'odeur en question était celle du grain qu'elle venait de moudre et de tamiser. Dès que l'ogre s'endormit, l'ogresse offrit à la fille deux copeaux de laine, l'un blanc et l'autre noir, et lui conseilla :

– Va jusque là où le chemin se dédouble et jette les deux copeaux. Ceci fait, suis la

direction que prendra le coupeau blanc et garde-toi d'emprunter le chemin qu'indique le coupeau noir.

La fille alla si loin avant d'atteindre le croisement des chemins. Une fois arrivée, elle lança les deux copeaux. Le blanc prit la droite, le noir prit la gauche. Elle suit le coupeau blanc qui l'amena si loin jusqu'à un tronc d'arbre situé dans une forêt où paissaient les chameaux d'un roi nommé M'hnd ou Namir.

La fille se réfugia dans un tronc d'arbre qui s'avéra aussi confortable qu'une chambre. Et chaque fois que les chameaux du roi venaient au pâturage, la fille sortait et exhibait sa longue chevelure en se lamentant :

– Qui d'entre vous, chameaux, a vu une telle chevelure refusée par sa mère ?

Tous les chameaux pleuraient à la suite de ces plaintes hormis un seul qui était aveugle et qui continuait toujours à paître.

Un jour, le roi poursuivait son troupeau vers la forêt. Il aperçut soudainement la fille donnant un coup de peigne à ses longs cheveux. Il s'approcha d'elle et échangea avec elle le salut de Dieu. Ce fut alors que le roi dit :

– Au nom du Dieu, je te supplie de me révéler ta vraie identité. Es-tu un être humain ou un démon ? La fille, qui se rassura d'emblée d'une promesse divine et pacifique, lui affirma :

– Je suis humaine.

Le roi s'empressa alors de lui dire :

– Ou je t'épouse ou je te tue ?

La fille opta pour le mariage en déclarant :

– Je serai ta femme si tu me construis sept chambres que ferme une seule clef. De même, ta mère ne doit me voir qu'après la naissance de notre premier enfant.

Le roi acquiesça finalement.

M'hnd ou Namir construisit les sept chambres et y installa le tronc d'arbre. Et pour se justifier, il dit à sa mère :

– Mère, j'ai épousé un tronc d'arbre.

Du coup sa mère se lamenta :

– O malheur, mon fils a épousé un tronc d'arbre !

Et la mère ne cessa de crier ces lamentations.

Vint la période du pèlerinage. Avant de partir, M'hnd ou Namir confia la clef de l'enceinte à son esclave et lui ordonna de ne point donner la clef à sa mère jusqu'à son retour. La mère, quant à elle, prépara le repas de *oudi* et proposa à l'esclave, en échange, de la clef les restes de la jarre. L'esclave accepta. La mère s'introduisit à l'intérieur de l'enceinte, y trouva sa bru en train de se coiffer et s'exclama :

– Sois la bienvenue, épouse de mon fils !

La bru réagit en versant des larmes au point que le sol de la chambre en fut inondé ; il en fut de même de la deuxième chambre. L'eau de ses larmes lui atteignit la cheville. Dans la troisième chambre, elle lui atteignit le genou, dans la quatrième la taille, dans la cinquième la poitrine, dans la sixième le cou, et dans la septième, elle fut tellement submergée qu'elle se mit sur le piquet de l'entrave (*tagust*).

Cette nouvelle parvint à M'hnd ou Namir qui rebroussa chemin. De retour, il s'introduisit dans la première chambre où il glissa. Dans la seconde, les larmes l'assaillèrent jusqu'aux chevilles, puis jusqu'aux genoux dans la troisième, jusqu'à la ceinture dans la quatrième, jusqu'à la poitrine dans la cinquième, jusqu'au cou dans la sixième et, dans la septième, il se trouva totalement englouti par les larmes. C'est alors qu'il aperçut la fille sur le piquet de l'entrave et lui dit :

– Qui t'a fait pleurer, ô visage qui ne mérite pas les larmes ?

La fille lui répliqua :

– S’il n’y avait pas de raison, je ne me serais point abandonnée aux larmes. Je t’avais prévenu que tu ne seras pas apte à me satisfaire.

En tendant la main pour la saisir, celle-ci se métamorphosa en colombe. Le plafond s’ouvrit pour la laisser s’envoler. Elle prit la direction de l’empyrée tout en laissant une bague dans la main du roi. M’hnd ou Namir pleura, mêlant ainsi ses larmes à celles de sa bien-aimée.

Le roi résolut d’aller à sa recherche. Il enfourcha sa monture et prit son viatique.

Il rencontra sur son chemin un chasseur auquel il fit part de sa situation. Le chasseur s’excusa de ne pas avoir rencontré de colombe. Le roi continua son chemin jusqu’à ce qu’il trouva, au pic d’un rocher, un aigle en train de dresser ses petits. M’hnd ou Namir l’appela. Un aiglon l’entendit et interrompit son père qui le jeta du haut du rocher. M’hnd ou Namir se précipita et prit au vol le petit qui allait s’écraser sur le sol. Il le coiffa et lui offrit une datte. La scène se répéta jusqu’à ce que l’aigle ait jeté son sixième fils. Ce fut alors qu’il entendit l’appel du roi.

L’aigle vit alors ses enfants tous coiffés et se régaland de dattes. C’est ainsi qu’il dit au roi :

– Si tu n’avais pas agi ainsi, je t’aurais réduit en eau salée. Maintenant, que veux-tu de moi ?

Le roi l’interroge à son tour :

– As-tu vu une colombe dans le firmament ?

Et à l’aigle de répondre :

– Celle que j’ai vue, je l’ai suivie mais en vain.

Le roi lui relata la véritable histoire de la colombe.

M’hnd ou Namir implora ensuite l’aigle :

– Par Allah, peux-tu me conduire jusqu’à l’empyrée auprès de ma femme ?

L’aigle accepta. Mais pour ce faire, il lui dit :

– Il te faut tout d’abord immoler ton cheval, en retrancher sept languettes de viande et sept gorgées de sang. Chaque fois qu’on traversera un ciel, tu m’offriras une tranche de chair et une gorgée de sang.

M’hnd ou Namir ne put sacrifier sa monture. Mais son amour pour sa femme l’emporta. Il ne put s’empêcher de pleurer au moment du sacrifice. Mais après, lui et l’aigle prirent le chemin du ciel.

Parvenu au premier ciel, le roi tendit à l’aigle la pitance prévue. Au second ciel, la même scène se répéta ; il en fut ainsi jusqu’au sixième ciel lorsqu’une languette de viande échappa au roi. Ce dernier la compensa en tranchant une de son bras. Au septième ciel, M’hnd ou Namir tendit sa pitance à l’aigle qui, ne la trouva pas aussi délicieuse que les précédentes, répliqua :

– Pourquoi ce morceau de viande est-il aussi salé ?

Le roi lui révéla la vérité ; et l’aigle de l’avertir :

– Si ta bonté n’avait pas précédé la mienne, je t’aurais réduit en sel et en eau.

Ils atteignirent l’empyrée et l’aigle prit le chemin du retour. Quant au roi, il s’installa sur un figuier au bord d’une source où s’abreuyaient les habitants. Tout esclave qui venait remplir sa jarre apercevait l’image du roi dans l’eau et croyait qu’il s’agissait de la sienne propre ; il jette ensuite la jarre tout en disant :

– Dieu ! Je suis aussi belle ! Pourquoi continuerais-je de vivre en esclavage ?

L’esclave de la femme vint chercher l’eau. Aussitôt qu’elle jeta la jarre, le roi se dévoila et s’empressa de s’informer auprès d’elle au sujet de son épouse. L’esclave lui affirma :

– Maître, votre femme s’est remariée avec un juif, et elle a un enfant.

Ainsi l'esclave l'accompagna auprès de sa bien-aimée. Dès qu'il l'aperçut, il fut en larmes. Quelques heures après, le juif arriva. En effet, le roi réclama son statut de père légitime du fils en disant :

– Sache bien que le fils et la femme m'appartiennent.

Mais sans pouvoir mettre fin à la querelle, il fut décidé d'un commun accord que c'est à l'enfant que reviendra le choix de son père. L'enfant désigna alors du bout de son épée M'hnd ou Namir.

Ainsi, ce dernier, sa femme et son fils entrèrent dans la demeure céleste de l'épouse et y vécurent. Cette demeure avait sept fenêtres. Cependant, l'épouse prévint son mari :

– Ne tente jamais de voir à travers cette fenêtre-ci.

Les jours s'écoulèrent, puis vint la fête du sacrifice. Ce jour-là, le roi, résolu, jura par Dieu de voir à travers ladite fenêtre. En fait, M'hnd ou Namir aperçut sa mère se lamenter sur la terre en tenant un mouton. Elle répétait sans cesse :

– Où es-tu mon fils, M'hnd ou Namir ? Qui va immoler pour moi mon mouton ?

Le roi l'entendit et pleura abondamment d'avoir quitté sa mère.

Dans un premier temps, il lança ses babouches, son turban et son épée, mais ils ne parvinrent point jusqu'à terre.

Résolu, M'hnd ou Namir se jeta alors dans le vide céleste et se transforma en sel et une seule goutte de son sang jaillit de son corps ; elle tomba sur le mouton que sa mère tenait et l'égorgea.

Et la prière est sur les prophètes.

IV

L'ÉCOLIER ET L'ANGE

(Version S. El Giaad, région de Teckna, Goulmine, 1992/1993, en arabe)

Grâce à Dieu le fort et le généreux, cette histoire parle d'un étudiant que ses parents ont mis à l'école coranique depuis sa prime enfance. Il excella dans ses études coraniques.

Chaque fois qu'il se réveille le matin, il trouve sa main teinte de henné. Le maître le punissait cruellement même s'il n'y était pour rien et lui disait :

– D'où as-tu eu ce henné ?

L'élève ne sut pas d'où il lui venait ni qui le lui mit sur la main, peut-être, pendant son sommeil. Un jour, le maître lui conseilla ce qui suit :

– Tu devrais veiller toute la nuit pour déceler d'où vient ce henné sur ta main.

La nuit venue, il s'étendit sur le lit et fit semblant de s'assoupir. Un ange, semblable à une colombe, s'infiltra dans la pièce. En état de vol, la colombe prit la main de l'écolier et la peignit merveilleusement avec du henné.

L'écolier, témoin du spectacle, saisit fortement l'ange et lui dit (avec le soulagement de quelqu'un qui a réussi à résoudre les mystères d'une énigme) :

– Combien de punitions tu m'as infligées ! Combien de supplices tu m'as causés ! Cette fois-ci, je ne peux pas te libérer ; c'est Dieu qui t'a mise entre mes mains.

L'ange lui répliqua :

– Si tu veux que je reste avec toi, il faut assumer mes conditions que tu es incapable de réaliser.

– Je peux prendre en charge tes conditions et même plus, dit l'écolier.

– Jure-moi que tu ne laisseras personne me voir : ni celui qui demande à boire, ni ton père, ni ta mère. Seul toi et celui qui nous a créés, précisa l'ange.

– Je suis d'accord, dit l'écolier.

Il l'emmena dans une chambre de sept portes pour que l'ange fut à l'abri de toute curiosité humaine et qu'il fut à l'abri des regards des enfants, des adultes, de son père et de sa mère.

Il continua ses études et son apprentissage du Coran. Les jours fériés, il partait à la chasse juché sur sa monture. Il revenait avec un gibier abondant : des gazelles et d'autres bêtes.

Il avait averti sa mère de ne pas entrer dans la demeure de l'ange :

– Attention ! Ne va pas dans cette coupole et ne laisse personne, petit ou grand, y entrer.

Un jour, cependant, la curiosité poussa sa mère à chercher la clé et ouvrit la chambre interdite alors que son fils était à la chasse à cheval. Elle entra dans la pièce et y trouva une personne d'une beauté sans pareille ; elle devint folle par cette découverte imprévue. Pour se venger de l'intruse, elle la pourchassa en vue de s'en saisir et de la châtier :

– Hum ! C'est toi qui occupe cette coupole ! Très bien, s'écria la mère rongée par la rancune.

Elle quitta la pièce et laissa l'ange triste et mélancolique. Il se mit à pleurer, longtemps, à chaudes larmes au point que la pièce devint un étang.

L'écolier fut de retour. Il s'introduit dans la pièce et fut entouré d'eau jusqu'aux genoux.

A sa vue, l'ange s'envola dans l'air et s'installa sur une baie :

– C'est fini entre nous à partir de ce jour, dit l'ange.

– Comment ? D'où vient cette eau ?, s'étonna l'écolier.

– Le serment que j'ai eu de toi, ta mère l'a cassé. Tout ce qui est entre nous est fini aujourd'hui, ajouta l'ange.

Et il prit son envol dans les airs sous la forme d'une colombe ; il monta jusqu'au septième ciel où il résida.

L'écolier se retrouva dans un état d'hébétude extrême ; il ne savait plus quoi faire. Il enfourcha sa monture et se mit à la recherche de sa bien-aimée. Il se déplaçait constamment d'un lieu à un autre, par monts et par vaux, le jour comme la nuit, sans prêter attention au temps que durait sa quête.

Un jour, dans son errance à travers la forêt, il fut devant un monticule bizarre sur lequel il y avait un rocher où poussait une herbe verdoyante et pleine de fraîcheur ; c'était un paysage captivant. Son attention fut attirée par le contraste entre la sécheresse de la région et la fraîcheur de cette herbe.

Devant ce paysage et cette herbe, l'écolier se laissa aller dans une longue méditation et puis il se dit :

– Comment cette herbe a-t-elle pu pousser sur ce rocher sans qu'il y ait ni source ni pluie ?

Soudain, une créature de Dieu passa au-dessus de lui en l'interpellant :

– Eh ! Toi qui médites ! Regarde cette herbe qui a poussé sur ce rocher sans qu'il y ait d'eau. Seule la volonté divine l'a fait pousser. Fais comme elle et ne pense pas. Tout est à souhaiter de Dieu.

A l'improviste, un faucon surgit du ciel en tournoyant au-dessus de l'écolier à qui il dit :

– Eh ! Toi qui médites ! Veux-tu rejoindre ta bien-aimée dans les cieux ?

– Qui va m'emmener chez elle ?, demanda l'écolier.

– C'est moi qui vais t'y emmener à condition que tu me procures ma subsistance journalière, répondit le faucon.

– En quoi consiste ta subsistance ?

– Sept bouteilles de sang de cheval pur et sept morceaux de sa chair. Si tu me les fournis, je t'emmène chez ta bien-aimée, dit le faucon.

Pour se procurer cette nourriture, il n'avait que son cheval auquel il dit :

– Adieu mon cheval, adieu ! Combien de montagnes et de vallées tu as parcourues ! Aucune région n'a échappé à tes foulées. Maintenant, adieu ; je vais rejoindre ma bien-aimée.

En effet, il égorga son cheval, remplit sept bouteilles de son sang, et coupa sept tranches de sa chair.

– Monte !, dit le faucon. Quand j'arrive à chacun des ciels, et que je te le demande, tu me donneras une bouteille de sang et un morceau de viande.

Le faucon porta l'écolier sur son dos, entre ses ailes, et s'envola jusqu'à son entrée dans le premier ciel. Il demanda à son compagnon :

– Donne-moi deux ! (une bouteille et un morceau)

L'écolier lui donna une bouteille de sang et un morceau de viande.

Le faucon poursuit son vol avec l'écolier sur son dos. A l'arrivée au seuil du deuxième ciel, l'écolier lui donna un morceau et une bouteille. Il en fut ainsi jusqu'au septième ciel. Il perdit subitement un morceau de viande qui lui tomba des mains. Il lui substitua un autre qu'il préleva sur son bras. Le faucon ordonna :

– Donne-moi deux.

Il lui donna ce qui restait de la nourriture. Mais le faucon trouva que la viande avait changé de goût ; elle était plus salée et plus âpre. Celui-ci en fut étonné et dit :

– Comment ? Gloire à Dieu qui nous a créés ! Sans le serment qui me lie à toi, je te laisserais tomber et tu n'atteindrais la terre que sous forme aquatique. Et maintenant, je suis obligé de t'emmener jusqu'à ton amie pour m'acquitter de ma promesse à ton égard.

En effet, il l'emmena jusqu'à la porte de la demeure de l'ange et rebroussa chemin en direction de la terre.

L'écolier trouva dans ce ciel des enfants (des chérubins) qui jouaient. Un d'entre eux, à sa vue, se précipita dans son giron. Il se demanda :

– Pourquoi ce chérubin s'est-il précipité contre moi puis il est parti jouer avec ses camarades ?

Pour s'informer, il interrogea ces enfants :

– Montrez-moi la mère de cet enfant ; je veux la voir.

La mère de cet enfant se présenta ; il la reconnut immédiatement et dit :

– Je suis venu te rejoindre, ici, ma bien-aimée.

– Viens avec moi, répondit l'ange.

A la fin, l'écolier partit avec l'ange.

(Dieu seul sait, disaient les Ancêtres.)

AHMED OUNAMIR

(Version Malika Eddaoudi, région d'Agadir, 1992/1993)

Ahmed Ounamir était un jeune homme qui vivait avec sa mère. Chaque matin, quand il se réveillait, il trouvait ses mains teintes de henné. Son maître le frappa. Ahmed, d'un air innocent, lui dit : « Ce n'est pas moi qui les peins de henné, je suis moi-même surpris de les trouver ainsi. » Le maître lui conseilla de veiller jusqu'à ce qu'il surprenne celui qui lui appliquait le henné.

Le temps passa, et un jour trois fées pénétrèrent dans la chambre d'Ahmed.

– Moi, je préfère lui préparer le henné, annonça la première.

Quant à la seconde, elle dit :

– Moi j'aimerais bien le lui appliquer sur les mains.

La dernière désira faire sécher le henné.

Tout à coup, Ahmed Ounamir se réveilla, les deux premières réussirent à s'échapper et il ne put capturer que la troisième.

– Laisse-moi partir, le supplia-t-elle, tu n'accepteras guère mes conditions.

– Quelles sont tes conditions? demanda Ahmed.

– J'exige d'être enfermée derrière les sept portes qui s'ouvrent et se ferment avec une même clef et que personne ne me voie, même ta mère.

Ahmed Ounamir accepta les conditions de la fée et elle l'épousa.

Chaque fois que sa mère préparait le repas, le fils demandait un plat de plus. Elle se douta alors de l'existence d'une tierce personne dans la maison.

Au petit matin, lorsque Ahmed partit à la chasse, la mère, curieuse de percer le secret de son fils, chercha la clef de sa chambre, mais ne la trouva point. Elle dit à ses poules :

– Celle qui trouvera la clef d'Ahmed, je la récompenserai par une louche de maïs soufflé et une louche de fèves.

Les poules ne la trouvèrent pas, mais un coq borgne indiqua à la mère le sac de chasse d'Ahmed.

En arrivant à la chambre de son fils, la mère commença à ouvrir les portes. Elle trouva la belle épouse dans la septième pièce en train de coiffer sa longue chevelure. Eblouie par son extraordinaire beauté, elle dit à sa belle-fille :

– Quelle chance a eue mon fils d'avoir épousé une telle beauté!

La fée indignée lui répondit :

– Quelle chance aura certainement ton fils s'il ne me trouve plus jamais!

La fée se transforma soudain en colombe et déposa ensuite une bague sur le rebord de la fenêtre.

A son retour, Ahmed chercha sa clef, mais en vain. Il demanda à sa mère si elle ne l'avait pas vue.

– Voilà ta clef, c'est le coq borgne qui m'a indiqué sa place.

Le jeune époux s'en alla vers sa chambre impatient de revoir son angélique épouse. Mais grande fut sa déception lorsqu'il vit ses larmes au seuil de la porte et la chambre déserte. Il prit alors la bague qu'il trouva sur le rebord de la fenêtre. Il quitta la maison et son unique désir était de retrouver sa femme à tout prix. Submergé par la mélancolie, il s'assit sous le nid d'un aigle et se mit à chanter :

*Les petits d'un aigle dans un nid aéré,
les petits d'un aigle dans un nid aéré.*

L'aigle était en train de dresser ses petits. Lorsque ces derniers entendirent la voix d'Ahmed, ils demandèrent à leur père de se taire. Mais ce dernier, furieux, les jeta un à un du nid. Ahmed les coiffa et leur donna à chacun un œuf. L'aigle descendit et trouva Ahmed au pied de l'arbre.

– Où sont mes petits? demanda l'aigle.

– Ne te fais pas de souci, tes petits sont restés bien sages avec moi. Mais je veux que tu m'emmènes au septième ciel.

– J'accepte à condition que tu me donnes à manger de la viande fraîche pendant tout le trajet, répondit l'aigle.

Ahmed égorgea son cheval et donna à manger au grand oiseau. Mais en s'approchant du septième ciel, Ahmed n'avait plus de viande. Il décida alors de la couper de son propre corps : de sous ses bras et de sous ses genoux.

Arrivé au ciel, Ahmed demanda à l'aigle de le déposer sur un arbre, près de la fontaine où les servantes des fées puisaient l'eau. Un jour, une servante vit le reflet du visage d'Ahmed dans l'eau, elle brisa la jarre et dit :

– Oh ! Quel malheur ! Moi qui suis si belle, je viens puiser de l'eau pour ma maîtresse ! Lorsque vint le tour de la servante de la femme d'Ahmed, elle crut, elle aussi, avoir vu son propre visage, elle décida alors de casser la jarre, mais Ahmed l'en empêcha en lui disant :

– Ne casse pas cette jarre, c'est mon visage que tu vois et non le tien.

Il lui jeta la bague dans sa jarre tout en lui demandant de la porter à sa maîtresse pour qu'elle la vide elle-même. La femme fit ce que le jeune homme lui a demandé. La fée reconnut la bague et ordonna de faire venir Ahmed à la maison. Ce dernier vint et rencontra son fils devant la porte. La fée, qui voulait protéger le bonheur de la famille enfin réunie, interdit à son époux de lever une pierre et de regarder dessous afin qu'il ne voie pas le monde terrestre.

Plusieurs jours passèrent, la fête du sacrifice arriva. Ahmed était curieux de voir sous la pierre. Ainsi, aperçut-il sa mère, un couteau à la main, qui disait :

– Ah ! Si seulement mon fils était là, il pourrait égorger ce mouton !

Ahmed, touché par les propos de sa mère, se jeta du haut du ciel. Une goutte de son sang tomba sur le mouton et l'égorgea. Quant à son corps, il se métamorphosa en nuages qui couvrirent tout le ciel.

A. BOUNFOUR